

Littérature, langue française et monde moderne

Pérol, Jean

<https://doi.org/10.15017/2555023>

出版情報 : 文學研究. 61, pp.159-168, 1963-03-20. Faculty of Literature, Kyushu University
バージョン :
権利関係 :

LITTÉRATURE, LANGUE FRANÇAISE ET MONDE MODERNE

*

Jean PÉROL

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

Mes propos ne seront pas strictement littéraires et je m'en excuse. Mais j'ai cru bon de saisir cette occasion pour traiter certaines questions plus générales qui, par des voies détournées, nous ramènent cependant à la littérature.

Depuis que je suis au Japon, j'ai souvent entendu louer la littérature française. Mais je me suis aperçu aussi que cette louange cachait en fait quelques idées préliminaires peu flatteuses que, brutalement, je réduis à leur plus simple expression :

- la France n'a plus d'importance dans le monde ; la langue française ne sert à rien. Elle est belle, mais ne sert à rien. J'ai bien envie de répondre : dans la vie, toutes les plus belles choses ne servent à rien et ce sont pourtant celles dont on ne peut se passer. Cependant, dans un siècle utilitaire, il faut répondre par l'utilité. Mais certains esprits trop techniciens,

trop utilitaires, ont déjà tendance à rejeter la littérature comme quelque chose de peu sérieux à notre époque.

Aussi répondrai-je brièvement à trois questions :

-L'étude de la littérature est-elle une étude secondaire dans l'enseignement du français ?

-L'étude du français ne conduit-elle qu'à la littérature française ?

-Est-ce que l'enseignement du français au Japon est bien adapté à une connaissance pratique de cette langue ?

*

I

J'attirerai tout d'abord l'attention de certains esprits, trop facilement dédaigneux en ce qui concerne les sciences littéraires, sur quelques idées générales dont il faut bien être pénétré.

Les sociologues qui ont consacré leurs travaux à l'étude des civilisations dans le monde, et cherché le secret des réussites de certaines grandes civilisations, ont été amenés à représenter une harmonieuse civilisation par une certaine forme pyramidale. Cette pyramide des civilisations réussies présente toujours les mêmes

étages : infrastructures, interstructures, superstructu- res qui appartiennent aux domaines géographiques, économiques politiques et, tout au sommet, ce qu'ils appellent la personnalité (comme on dit d'une personne : elle a de la personnalité). Cette personnalité, dans une civilisation, est sa philosophie et sa vie culturelle, c'est-à-dire dans une large mesure, sa littérature.

Ainsi une civilisation technicienne ne pourra être sauvée, aux yeux des hommes futurs et de l'his- toire, que par la littérature. La littérature est impor- tante. En elle se trouve le sens de l'ensemble d'une civilisation, sa vie et sa survie. Ce n'est pas une illu- sion qui nous flatte, c'est un fait scientifique que l'étude de l'histoire nous apprend. Etudier la littérature n'est pas vain.

Etudier la littérature française l'est encore moins. Tout le monde s'accorde à reconnaître à notre litté- rature une importance de premier plan. Depuis de longs siècles son rayonnement n'a pas connu d'éclipse. Nous n'avons pas la vanité de croire que tout fut inventé par nos écrivains. De tout temps, la littérature française a toujours été ouverte à de nombreuses influences étrangères. Mais ce que nous savons c'est que, dans le creuset de la vie littéraire française,

des idées qui sont confuses à l'origine prennent brusquement de la clarté; que des tendances qui n'osent s'affirmer, prennent chez nous de la force et de l'audace; qu'une esthétique à peine ébauchée, passe, entre nos mains, à l'état achevé. Et que ce changement est plus qu'un changement. Les écrivains français ont toujours su opérer une transmutation. L'ennuyeux devient séduisant, le plomb de l'or. Cette aptitude à sentir et à définir les tendances d'une époque, cette aptitude à les rendre convaincantes et universelles, voilà cette supériorité que leur accordent les étrangers et que nous leur reconnaissons.

A notre époque, notre littérature a su garder ce rôle et suscite toujours dans le monde entier un très vif intérêt. Dans le roman, il suffit de citer quelques noms comme Albert Camus, Roger Vailland, Michel Butor, Alain Robbe-Grillet, Claude Simon, Françoise Sagan, Nathalie Sarraute, Marguerite Duras, auteurs qui ont été invités dans presque toutes les capitales de tous les pays, et dont les oeuvres ont été traduites dans le monde entier. Il suffit de remarquer l'influ- ence vraiment étonnante d'Henri Michaux, de Prévert, d'Aragon, d'Eluard, de Breton sur toutes les poésies nationales qui ne deviennent presque, et on peut le regretter, qu'une seule poésie internationale, calquée

sur celle des grands poètes français. Il suffit de constater de quel respect, de quelle admiration, de quel intérêt, les jeunes intellectuels étrangers entourent les oeuvres de Jean-Paul Sartre et de Simone Beauvoir.

Il de suffit de voir à quel point des écrivains de Turquie, du Liban, d'Allemagne, de Pologne, de Russie, d'Italie, du Japon, s'intéressent même à la nouvelle poésie française. J'ai été frappé de voir des revues poétiques japonaises parler et donner des traductions d'oeuvres de nouveaux poètes comme Jean Breton, Yves Bonnefoy, Dobzinski, Liliane Wouters, Marc Alyn, presque totalement inconnus en France. Surpris d'y voir de nombreuses traductions des oeuvres d'un de nos grands poètes, Norge, que beaucoup de nos revues littéraires et de nos compatriotes ignorent.

Que des étrangers puissent accéder directement à notre ancienne et à cette nouvelle littérature par la connaissance de la langue française reste donc un des grands buts à atteindre. Par la littérature française, on continue d'aller à la personnalité, à la lucidité, c'est-à-dire à la vérité, à la liberté. C'est par la littérature française que l'on va à l'affranchissement du groupe et de ses forces d'interdit et d'inertie; que l'on va à une émancipation qui sait se révéler en

même temps une éducation et une formation, en un mot au coeur de l'homme toujours changeant et toujours à changer.

*

II

Si j'ai répondu par la négative à ma première question, à savoir que l'étude de la littérature française n'est pas une étude secondaire dans l'enseignement du français, je ne voudrais pas qu'on en tire la conclusion hâtive que l'étude de la langue française ne peut viser qu'un but littéraire.

Etudier notre langue peut avoir aussi des débouchés pratiques et conduire à l'acquisition de liaisons vivantes et efficaces avec le monde moderne. Ici, si vous me le permettez, je vais m'éloigner un peu de la littérature pour me tourner vers quelques nouveaux faits politiques et économiques dont les conséquences se font déjà sentir sur l'enseignement du français dans le monde.

Lorsque le Japon, dans la seconde moitié du XIXème siècle s'est ouvert sur le monde, les japonais ont établi un compartimentage des valeurs. A chaque pays fut attribué une qualité dominante. A l'Amérique le sens du commerce et de l'organisation sociale moderne. A l'Allemagne, le sens de la technique. A l'Ita-

lie, la beauté, les ruines, l'histoire. A la France, le sens des lettres, des arts, de la mode, des articles de luxe. Vous avez piqué sur la France un petit drapreau sur lequel on peut lire "valeur artistique." Et d'oreille à oreille, bien entendu, on ajoute amicalement que la France se révèle ainsi le pays de la légèreté. J'y verrai plutôt une aptitude au bonheur, à la beauté, au tact, ce qui est loin d'être dédaignable, et même révélateur, à mon avis, d'un certain sens de l'aristocratie, de la qualité humaine. Mais le compartimentage qui fut établi au XIXème siècle se maintient solidement dans la majorité des esprits. Des discussions, des compositions d'étudiants, me l'ont suffisamment prouvé.

De 1940 à 1945, la France a été soumise à de rudes épreuves. " La force était partout, dit Henri Michaux, mais la détresse vissée dedans." Puis une série de guerres, jusqu'en 1962, sont encore venues freiner son redressement. Malgré cela, notre pays a su rapidement se réintégrer au monde moderne et reprendre sa place parmi les puissances mondiales importantes. La France est un pays de métamorphoses, c'est une de ses caractéristiques. Dès 1955, le changement apparaissait manifestement. "France mère d'essarts des armes et des lois", ce vers de Du Bellay de meure actuel.

La France, pays des arts, a su devenir aussi un pays des sciences et de la technique.

Des nouveaux ensembles de routes, de nouvelles voies électrifiées où circulent les trains les plus rapides du monde, de nouvelles usines, de nouvelles méthodes industrielles, de nouvelles, citées, des aménagements de régions entières, donnent à la France un visage nouveau. Et cette transformation ne s'est pas faite aux dépens de la population. Le niveau de vie des français reste un des plus hauts d'Europe et de nouvelles lois sociales l'améliorent sans cesse.

Ce redressement économique a même suscité l'intérêt des industriels américains qui sont venus se renseigner sur place. A la fin de ce printemps 1962 des industriels venus du monde entier - et du Japon en particulier se sont réunis à Paris pour étudier la planification française. On a même remarqué, au cours de cette réunion, que les représentants japonais prenaient beaucoup de notes !

Dans le domaine scientifique, les travaux de la médecine et de la chirurgie française sont toujours suivis attentivement par les docteurs étrangers. Dernièrement, à Dijon, un chirurgien français a réussi non seulement à greffer un bras totalement sectionné

dans un accident du travail, mais à lui conserver ses activités motrices, ce qui n'avait jamais pu être réalisé et a fait l'objet de nombreuses communications avec les docteurs allemands.

Je voudrais vous signaler ici, à ce propos, quelque chose. Savez-vous, vous dont de nombreux docteurs vont étudier ou faire des stages en Allemagne, que de nombreux docteurs allemands, eux, viennent en France ? On rencontre facilement dans nos facultés de médecine, de jeunes étudiants ou des docteurs allemands venus compléter leur formation. Pourquoi de futurs médecins japonais ne viendraient-ils pas eux aussi en France ?

Enfin, dans d'autres domaines: industrie automobile, industrie des plastiques, sidérurgie, architecture souterraine - par exemple - la France attire maintenant l'attention des spécialistes étrangers.

Si ce nouvel aspect de notre pays peut apparaître comme une raison encore insuffisante de prendre la langue française en considération, deux faits mondiaux s'avèrent alors plus convaincants.

Vous connaissez tous le problème du Marché Commun Européen, les remous, les discussions qu'il provoque aussi bien en Europe, aux USA qu'au Japon. Or le rôle que la France joue au sein du Marché Commun

devient de plus en plus prépondérant. De plus en plus toutes les grandes questions européennes passent par la France, et de plus en plus, Paris apparaît non seulement comme cette capitale attirante qui est aimée par tout le monde, mais aussi comme le coeur actif de l'Europe, comme sa capitale.

Une fois de plus, le destin de l'histoire européenne passe par Paris. Je ne crois pas que les universités japonaises puissent rester plus longtemps indifférentes à ce phénomène.

Le français lui permettrait en effet non seulement d'assurer de meilleures liaisons avec l'Europe, mais également avec l'Afrique. Une réunion des diplomates japonais représentant votre pays sur le continent africain s'est tenue récemment sous la présidence de votre Ministre des Affaires Étrangères. Cette rencontre a souligné l'importance qu'allait de plus en plus revêtir pour l'industrie japonaise la formation de ce nouveau marché mondial et l'entrée de l'Afrique sur la scène historique. Or une bonne majorité de ces nouveaux états indépendants, de la Méditerranée à l'Océan Atlantique, d'Alger à Brazzaville et même à Léopoldville ont comme langue centrale le français. Toute l'élite de ces nouveaux états indépendants sort de nos universités, a des liaisons étroites avec

Paris et parle notre langue. Si le Japon se tourne vers l'équipement de ces nouveaux pays, il va de soi qu'une formation d'étudiants apprenant le français ne peut que faciliter cette tâche.

La pratique de la langue française est également très courante en Tunisie, au Liban et même en Egypte où le Gouvernement vient de lever l'interdiction d'apprendre la langue française qui sévissait depuis l'affaire de Suez. De nouveau, dans les lycées égyptiens, la langue française est redevenue la langue étrangère principale enseignée. Et ceci est dû au fait que notre langue est plus utile pour des liaisons avec les pays africains que les langues, allemande et russe, qui l'avaient remplacée.

Finalement, si, comme les grandes personnes du Petit Prince de Saint-Exupéry, nous nous tournons vers les chiffres pour être convaincus, que voyons-nous ? Que la langue française - en France, Afrique, Suisse romande, Belgique wallonne, Canada français, Cambodge, est parlée par plus de 120 millions de personnes. Que dans le monde 120.000 professeurs enseignent le français. Que sur les 109 Etats membres de l'Assemblée générale des Nations Unies, 37 de ses représentants, soit plus du tiers, y emploient normale-

ment notre langue. Elle n'est distancée par l'anglais que d'une dizaine de voix.

Que pouvons-nous en conclure ? Manifestement ceci : la langue française, langue d'une élite raffinée dans le passé, devient, après une période de régression, une langue de masse de plus en plus importante à notre époque. Notre langue, par suite de la transformation de la France et de deux nouveaux faits historiques, est en train de reconquérir une importance qu'elle n'avait que momentanément perdue. Le monde anglo-saxon, comme les pays du bloc soviétique, s'en sont clairement rendu compte et en ont tiré les conséquences en consacrant une plus grande place au français dans leur enseignement national. Le Japon peut-il ignorer tout cela ? Le rôle de ses professeurs de français n'est-il pas d'insister sur ces faits-auprès des étudiants ?

Vous m'excuserez de m'être étendu quelque peu sur ces transformations qui nous sont favorables. N'en cherchez pas la cause dans un orgueil sensibilisé. Je l'ai fait parce que je crois, comme le dit Remy de Gourmont dans son "Esthétique de la langue française" qu'une langue n'a d'autre raison de vie que son utilité et que "diminuer l'utilité d'une langue, c'est diminuer ses droits à la vie". Ainsi, montrer aux

gens que la langue française sera de plus en plus utile dans notre monde moderne, c'est leur montrer qu'elle sera de plus en plus vivante.

*

III

Mais vivante, elle l'est déjà aujourd'hui. Cela signifie qu'elle se parle, qu'elle participe et vous lie à la vie. Et d'un point de vue étranger, cela doit avant tout signifier qu'elle est un moyen de communication et non pas seulement une formation de l'esprit. Or je crois que l'enseignement du français au Japon ne s'attache pas assez au premier aspect et s'attache trop au second. Si vous me le permettez, je vais développer quelques critiques amicales qui s'appuient, je le reconnais, sur une expérience limitée et de brève durée. Mais cette année d'enseignement dans votre Université, et une rencontre avec les étudiants de la section française de Hiroshima, me permettent cependant d'en formuler quelques-unes.

- première constatation : Quelques excellents étudiants mis à part, - brillantes exceptions qui confirment la règle, les autres ne parlent pas le français. On m'a souvent répété que s'ils ne le parlaient pas, ils le comprennent. Au cours des

examens oraux, pendant certaines discussions, je me suis amusé parfois à tendre de petits pièges : je suis bien obligé de constater qu'ils comprennent aussi difficilement la langue française qu'ils la parlent. Quelles en sont les causes ?

J'écarte tout de suite certaines raisons naturelles : l'étudiant est paresseux, ou l'étudiant n'est pas doué. De même j'écarte la raison des habitudes phonétiques : la langue japonaise a donné certains réflexes à la langue, aux lèvres, à la gorge d'un japonais, réflexes incompatibles avec la gymnastique phonétique de la langue française. Je dis que je l'écarte parce que certains étudiants se sont très bien débarrassés de cet handicap. Certains même prononcent à la perfection le "r" français, ce qui est rare, vous en conviendrez, mais nous montre que même cela est possible. J'écarte également, mais en m'y attardant un peu, le pile-et-face de tous les gens sensibles, je veux dire la timidité et l'a fierté. Les étudiants japonais sont un peu trop timides et fiers. Souvent ils ne parlent pas, parce que ils n'osent pas essayer. Ils n'osent pas essayer, parce qu'ils ne veulent pas se tromper. Il faut à tout prix qu'un étudiant d'une langue étrangère se débarrasse de cette gêne. L'erreur est un des chemins de la connaissance. L'expérience n'est que la science

des erreurs. Il faut que l'étudiant japonais, malgré sa fierté, veuille bien accepter de commencer par se tromper, et de ne parler au début qu'un français maladroît, mais susceptible d'amélioration.

Et j'écarte enfin la raison de difficulté. On me dit souvent que le français est difficile. Je réponds non. Ou plus exactement : à peine plus difficile que l'anglais, pas plus difficile que l'espagnol ou le japonais, et bien moins difficile que l'allemand.

Mais je pense qu'on enseigne pas assez le français courant, le parler de base, et que, par contre, on enseigne trop la littérature, on plonge trop rapidement les étudiants dans des textes littéraires qu'ils comprennent à peine et dont ils ne peuvent apprécier la qualité ni certaines de ses saveurs. Les ellipses, les pointes les sous-entendus, les raccourcis, l'ironie, l'harmonie, leur échappent presque toujours. Pourquoi ? Parce qu'ils n'en possèdent pas les clefs, celles du langage parlé élémentaire. Ils ont lu Malraux, Stendhal, Rousseau, Proust, Montherlant - que sais-je encore ? - dans le texte original, mais ils ne savent pas conjuguer les verbes les plus simples, se servir des pronoms, voir quels mots ils remplacent, bâtir correctement une petite phrase. Est-ce normal ? Il faut avoir le courage et la lucidité de répondre non.

Alors, comment remédier à cela ?

Enseignant une langue étrangère, les professeurs ne peuvent limiter leur but à une formation spirituelle des étudiants. Ils doivent leur fournir en même temps un moyen de communication. Le français n'est pas une langue morte, silencieuse, enfouie, dormante, dans des volumes poussiéreux. Aussi je pense qu'il ne faut pas que les professeurs réduisent leurs cours soit à n'être qu'un pur cours de littérature française, sans étude vivante de nombreux textes, soit à n'être qu'une traduction hâtive et solitaire d'un texte littéraire par le professeur,

Ce dernier doit prendre garde constamment à ne pas écraser les étudiants de son érudition ou de sa spécialité. Le pédagogue est celui qui fait à l'étudiant le progresser facile. Pas celui qui lui complique les routes et qui l'égare. Il ne faut pas avoir peur de répéter, de répéter sans cesse, et d'aller doucement. En ses débuts, l'acquisition d'une langue ne procède pas de l'esprit de finesse, mais de l'esprit de géométrie, d'un emploi mécanique et répété de théorèmes élémentaires parfaitement connus. Le professeur doit toujours s'assurer que le mécanisme linguistique de base fonctionne, et son devoir est de l'entretenir.

Il faut donc que le professeur consacre une partie de son cours à des conversations simples, à des constructions de phrases simples, à des récapitulatifs d'un texte étudié sous forme de discussion. L'audition de disques d'enregistrement de poèmes, de proses, de pièces de théâtre, et même de chansons, doit être une chose souhaitée. La lecture et le commentaire de revues aussi. Langue, civilisation, littérature, sont trois faits indissociables. Une étude littéraire universitaire ne peut être séparée d'une connaissance simultanée de la langue et de la civilisation auxquelles cette littérature appartient.

L'étude du texte lui-même doit être l'occasion de montrer que ce langage écrit est aussi un langage qui se parle. Montrer l'idée commence par l'explication de certains mots plus ou moins vagues dans l'esprit des étudiants. Souvent des mots apparemment simples nécessitent une explication. Cette dernière doit entraîner, par des détours profitables à la langue parlée, l'explication d'autres mots de la même famille. Par exemple, si vous avez à expliquer l'expression "se confier à quelqu'un" il ne faut pas avoir peur de répéter encore la conjugaison d'un verbe pronominal ; je me confie, tu te confies, il se confie, etc... Tous les étudiants butent là-dessus. Ne pas avoir peur de citer

certaines mots de la même famille et de montrer leur liaison : se confier - un confident - une confiance - la confiance-et même pourquoi pas : une fiancée - se fiancer, car une certaine idée commune circule à travers tous ces mots. Et surtout ne pas oublier de les redonner brièvement dans quelques exemples empruntés à la vie quotidienne : "cet ami, c'est mon confident", "C'est un secret qu'il m'a confié", "je pars en voyage, je vous confie les clés de ma maison", "nous sortons ce soir, je vous confie mon enfant", "j'espère que vous avez confiance en moi", etc... Le mot prend ainsi sa place dans un certain jeu de nuances et dénoncés pratiques qui ne gêne nullement une étude littéraire parallèle. Admirer la flèche d'une cathédrale ne doit pas nous faire mépriser les voûtes souterraines sur lesquelles son élan s'appuie.

Enfin on ne répètera jamais assez qu'un professeur d'une langue étrangère doit parler aussi souvent que possible cette langue à ses élèves. En France, il est exigé des professeurs d'anglais, d'allemand, etc... de parler en anglais ou en allemand pendant le cours. Le professeur qui nous dit d'entrer dans la classe, qui nous salue; qui nous demande la date, qui nous dit de fermer la porte, nous le dit dans la langue étrangère étudiée. Un mécanisme très

profitable s'installe dans la tête des élèves, et c'est très bien ainsi. A la faculté de Lyon, que je connais bien pour y avoir fait mes études, les cours de littérature anglaise et de civilisation américaine sont donnés en anglais.

Le professeur doit donc parler le plus souvent possible avec ses étudiants la langue qu'il leur enseigne. Et les professeurs d'ici, comme leurs étudiants, ne doivent pas faire preuve de trop de fierté. Il est naturel qu'ils ne puissent pas manier une langue étrangère comme leur propre langue. Mais, outre que leur savoir leur en permet un emploi assez remarquable, ils doivent s'astreindre à la pratiquer avec leurs étudiants.

Leur enseignement sera de cette manière un chemin constant de la langue à la littérature et de la littérature à la langue.

*

Ainsi l'acquisition d'une langue vivante parce qu'utile sera jointe à la connaissance de notre littérature et à l'acquisition d'une culture. Qu'aux possibilités d'efficacité que notre langue offre aujourd'hui puissent se joindre les ressources de la conscience, montre quel intérêt peut avoir l'étude de

la littérature française.

Activité et culture, adaptation au rythme moderne de notre temps et possession d'une conscience exigeante, voilà bien deux traits des tempéraments japonais et français, et, d'une manière générale les tendances d'un certain type idéal de l'homme centenaire.

Et si les hommes peuvent atteindre le XXIème siècle, s'ils peuvent un jour se retourner sur un passé, ils verront bien qu'au delà d'une science envahissante qui finalement expliquait peu, qu'au delà d'une technique qui n'était qu'une nécessité sans âme, la France, tout en s'y adaptant facilement, a su maintenir la conscience, cette lumière indéfinissable, une veilleuse de douceur. Ils verront bien d'une raison sauvée, d'une espérance maintenue, d'un humanisme défendu, une des plus sûres origines. Je crois déjà la distinguer et je vous la donne en ces vers de Norge qui seront mes derniers mots :

"Elle épelait

L'eau de voyelles sages

Et l'on parlait

Français dans des feuillages".

*

— Octobre 1962 —